



# Division de Cavalerie et Groupements légers

## LE COMBAT DE BURKEL

Le 19 octobre 1918, la division de cavalerie opérait dans les environs d'Oedelem, à 7 kilomètres au sud-est de Bruges. Comme durant la guerre de tranchées, nos cavaliers combattaient à pied; pourtant l'espace était libre, les chevaux suivaient à courte distance... Qu'il eût fait bon de charger!

Le jour était à son déclin, nos lignes de tirailleurs avaient repoussé les arrière-gardes allemandes, mais l'ennemi, installé dans le petit bois de Kattine, semblait décidé à défendre cette position.

Plusieurs lignes de mitrailleuses étaient en action et forçaient nos hommes de se terrer. L'ennemi avait l'avantage du terrain, de nombreux couverts protégeant son mouvement de repli sur Maldegem.

A 16 h. 30, le major Van Strydonck, commandant le 2<sup>e</sup> groupe du 1<sup>er</sup> régiment de guides, reçoit un ordre de l'état-major :

" Franchir par un coup de force à cheval les lignes de mitrailleuses ennemies. A hauteur de Burkel, se rabattre de chaque côté de la route et prendre l'ennemi à revers; deux auto-mitrailleuses précéderont la colonne. "

Le rêve de tout cavalier : la charge! allait-il se réaliser? L'ordre est précis, il se répand, un murmure l'accompagne. Les hommes s'agitent, les yeux resplendent de joie, déjà les mains se crispent sur la garde des sabres à larges coquilles d'acier.

Parmi eux un jeune adjudant, au visage plein de douceur, ne peut maîtriser son impatience. Il va, vient, inspecte ses hommes, caresse son cheval, regarde la route sur laquelle on va bientôt bondir.

La charge! le plein galop, sabre au clair! Toutes les aspirations de son ardeur juvénile vont se réaliser...

Mais le temps presse, déjà les brumes du soir estompent les lointains. Un bruit de moteur; toutes carapaçonnées d'acier, les

deux auto-mitrailleuses longent la colonne. Devant Kattine, la fusillade fait rage. Nos lignes de tirailleurs attirent l'attention de l'ennemi, que les batteries d'accompagnement arrosent d'obus.

Bride abattue, un cavalier accourt :

— Mon major, c'est l'heure.

Le capitaine-commandant comte F. de Meeus, adjudant-major au 1<sup>er</sup> guides, apportait l'ordre d'attaque.

Le major Van Strydonck se dresse sur ses étriers et d'un geste large tire son sabre; un bruit de ferrailles passe en l'air, strié de blanches étincelles.

Puis serrant les mains du commandant : " Au revoir, Meeus. "

Pour un cavalier, pour un de Meeus, la tentation est trop forte : " Mon major, je me permets de revendiquer l'insigne honneur de charger à vos côtés. "

— Soit...

Automatiquement, sabre au poing, grave, menaçante, la masse s'ébranle et s'enfonce au pas dans la grisaille du soir.

Dans les intervalles de la fusillade, on perçoit le souffle ardent des chevaux qui, l'oreille dressée, les narines ouvertes, sentent eux aussi l'approche de la bataille.

Le jeune adjudant, caressant l'encolure de son cheval, est en tête de la colonne. Sa douce figure s'est contractée, sa bouche se plisse en un sourire hautain, ses yeux sont rivés vers l'horizon... vers l'ennemi... vers la bataille.

L'espace couvert est franchi, la colonne prend le trot. Au frappement alternatif des sabots sur le pavé de la route se mêle le froissement des cuirs, le cliquetis des sabres... Un grand souffle farouche plane sur cette marée d'hommes qui s'avance semblable à un bélier de bronze.

Subitement dans les brumes mauves du soir apparaissent les lisières du bois de Kattine.

Brusquement le chef lève son sabre : " En avant, mes enfants... pour le Roi! "

Et dans cette atmosphère de bataille où ricanent les balles et miaulent les obus, une clameur immense s'élève :

" Hourra! Vive le Roi!... "

Comme un ressort bandé se détend subitement, la colonne prend le galop. Une longue file de bras brandissant des sabres s'agite, les cris redoublent, le galop s'allonge, se précipite. C'est la charge avec son frisson d'épopée. La première ligne de mitrailleurs ennemis est dépassée, la course continue vers le second bois qui cache Burkel.

Là, les fusiliers-marins allemands de la 4<sup>e</sup> compagnie, blêmes de terreur, voient bondir vers eux ce torrent qui mugit... En joue!!

Les deux chefs couchés sur l'encolure de leur coursier accélèrent encore l'allure. Tout à coup le bois s'allume d'éclairs rougeoyants, les chevaux de tête s'écroulent, le commandant de Meeus, frappé à mort, disparaît dans l'affreux tourbillon...

Le petit adjudant, transfiguré, radieux, d'un bond a pris la place du chef tombé. Et le soldat de 20 ans et l'officier à cheveux gris, côte à côte, bondissent, sabre baissé, vers les Allemands.

Une nouvelle décharge crépite des maisons de Burkel, les chevaux se cabrent, piétinent, bondissent au-dessus des fossés... écrasant des corps.

L'auto-mitrailleuse de tête est bloquée en travers de la route. " Pied à terre! " Les cavaliers lâchant leur sabre empoignent leur carabine; en tirailleurs, sous bois, ils harcèlent l'ennemi décontenancé par ce brusque changement de combat.

17 heures... le feu cesse... l'Allemand est en fuite.

La nuit enveloppe le contour des choses, une buée laiteuse se lève de terre, de-ci de-là un coup de feu... un cri... un râle.

Les unités reformées, dans le bois on procède à l'appel :

— Adjudant Vander Cruysen ?

Une voix grave répond : " Mort au Champ d'Honneur. "

M. C.



Le Canal de Handzaeme et les ruines de Dixmude